

Vera Gajju

***Se rappeler sans s'en souvenir :***  
**les incidences de la mémoire et de la langue dans**  
***L'autre nom du bonheur était français***  
**de Shumona Sinha**

Cette étude se focalise sur le sujet de la mémoire et sur celui de la langue dans l'œuvre *L'autre nom du bonheur était français* de l'écrivaine exophone Shumona Sinha. Auteure française d'origine indienne, elle aborde ces deux thématiques en rapport avec d'autres, comme l'identité, la culture, le genre ou la francophonie. On tiendra compte du concept de « mémoire », en particulier celui de « mémoire freudienne », pour réfléchir sur les souvenirs que l'auteure évoque ; ensuite, on considèrera ses réflexions concernant les concepts de langue et d'identité linguistique.

L'œuvre de Shumona Sinha est un carrefour entre les espaces des mémoires, les espaces des langues et les espaces de l'exil. L'auteure s'approprie sa langue natale et sa langue vitale, des lieux de son pays natal, des visages de son peuple, des lieux du passé et du présent qu'elle vit comme l'expérience d'un besoin. Dans *L'autre nom du bonheur était français*, paru chez Gallimard en 2022, il s'agit du besoin de renouer avec le pays natal. De Calcutta à Paris, en passant par de nombreux pays, on assiste d'abord dans le récit de Sinha à la transformation des souvenirs qui, à la rencontre avec des espaces autres, évoluent et se renouvellent. Si l'auteure laisse une trace de cette évolution en écrivant une sorte de testament de ses mémoires et de sa langue natale, le lecteur devient l'héritier de ce témoignage testamentaire. Tenant compte du concept de « mémoire freudienne » (Gori 2003, 100), la mémoire représente ce qui est en mesure d'être rappelé. Par conséquent, « le terme de souvenir inconscient s'avère inapproprié pour évoquer cette mémoire dont on se rappelle sans s'en souvenir. » (Gori 2003, 102) Il s'agit du défigurement (*Entstellung*) freudien (Gori 2003, 102), de l'oubli dans ce cas, qui contribue à éliminer certains éléments, mais qui les conserve en même temps : « l'oubli – la réparation » (ANBEF 193), écrit Sinha. Ce qui reste de l'exilé et de son passé dans le passage d'un pays à l'autre peut être analysé à travers ces mémoires apatrides qui reviennent et qui deviennent sans cesse.

L'objectif de cette brève étude est d'aborder le sujet de la mémoire et de la langue dans le livre de Shumona Sinha, *L'autre nom du bonheur était français* (2022). Comment la mémoire et la langue se présentent-elles en exil? Agissent-elles sur l'écriture, et surtout, combien de mémoires et combien de langues y a-t-il?

«Je suis devenue le souvenir de moi-même. Je l'ai transporté jusqu'ici dans mon corps comme de la cendre dans une urne» (ANBEF 13), affirme Sinha depuis les premières pages de son livre. Au premier abord, on dirait que l'auteure se considère déjà un souvenir, qu'elle incarne l'oubli ou qu'elle représente l'absence. Pourtant, l'allusion à la cendre ne fait que renforcer la dimension mémorielle. L'urne de cendre n'est que le deuil de sa mémoire, le deuil qu'elle porte à son pays, le deuil à sa langue. Sinha ne renonce pas au souvenir, elle ne le quitte pas, mais au contraire, elle l'assimile et l'incorpore dans cette urne dans laquelle la cendre elle-même est la métaphore de la mémoire ou de ce qu'il en reste. Les souvenirs demeurent dans leur essence et se déplacent à l'aide du corps de l'auteure, le corps étant le récipient de son souvenir. Si l'on analyse ce processus figuratif à travers le prisme de la «mémoire freudienne [...] constituée par des réminiscences actives qui se rappellent au sujet en exigeant de lui un travail psychique de transformation et d'actualisation» (Gori 2003, 101), on constate que Sinha n'élimine jamais, mais elle exile de son présent dans ce pays autre «un bout de son être» (ANBEF 13), de ce qu'elle a été une fois. Elle déclare: «Je suis ce qui reste comme le sédiment de moi-même. [...] Je suis devenue Autre» (ANBEF 13) et elle se détache de son passé ne serait-ce que pour donner une place «Autre» à son «je» d'aujourd'hui. Un jeu identitaire, donc, qui se déclenche et elle se manifeste de plusieurs façons, à travers, par exemple, l'équation langue maternelle, langue natale et langue vitale, comme définie par Sinha. L'évocation des souvenirs, leur restitution à la conscience, entame un processus de catharsis. L'identité narrative de Shumona Sinha, lecteur, mais aussi scripteur et narrateur de son propre destin raconte un pays, celui d'origine, et se raconte en tant qu'appartenant à ce pays. Elle rejette sa langue maternelle, motrice de souffrances et de tourments, cette langue maternelle qui ne lui appartient pas et dans laquelle elle ne veut pas se reconnaître et qu'elle ne veut pas se remémorer. En s'éloignant, mettant en acte cet abandon linguistique pluriel, car il s'agit non seulement de sa langue natale, mais aussi d'autres langues de l'Inde,

Sinha affirme qu'elle est choisie par la langue française. Ce n'est pas elle qui agit, mais c'est la langue qui agit sur elle, c'est le français qui vient à sa rencontre et se dirige vers son essence, sa chair, son corps, « comme l'air qui circule dans les poumons. » (ANBEF 14)

Dans *L'autre nom du bonheur était français*, Sinha « se rappelle sans s'en souvenir. » (Gori 2003, 100) Ce qui a été oublié, les traces de mémoire, ne sont que des souvenirs à la constante recherche d'une forme concrète : « Depuis la France, je ne cesse de ressasser ces scènes de ménage », ou « [I]es souvenirs d'enfance me reviennent en lambeaux. » (ANBEF 20) écrit Sinha au début de son texte. Ce qui suit pourrait être associé à un rêve raconté. L'auteure se cherche, elle relie des points, elle retrace des ponts, tâtonnante, titubante, elle observe son passé au milieu de sa famille, au milieu d'une nation, au milieu d'un pays. Elle observe en tant qu'examinatrice qui se trouve à l'extérieur de cette réalité, comme si ce n'était pas elle qu'elle racontait, comme si les mots l'envahissaient et la dominaient, « ils venaient de toute part, les mots » (ANBEF 22), écrit-elle. Ce processus de remémoration par l'écriture rend les événements de plus en plus précis et ce qui se produit est un déplacement de l'oubli, une sorte de remplissage ou de revêtement. Sur cette scène de la mémoire, le souvenir a la même importance que l'oubli. Tout ce qui est refoulé, omis, caché est essentiel à l'essor du souvenir et dans ce cas, de l'écriture. À ce propos, dans un de ses ouvrages sur l'oubli, Freud soutient qu'on se souvient d'autant plus qu'on a besoin d'oublier autre chose. (Freud 1898) La mémoire se replie sur elle-même, en réprimant les aspects moins essentiels au discours littéraire. Sinha, porte-parole d'une narrativité à la fois intime et personnelle, se fait par ailleurs porte-parole d'une collectivité, celle d'origine. Elle analyse la condition d'un pays en passant par sa condition personnelle. Les passages très denses sur sa famille, son éducation et la présence de la littérature, surtout la littérature russe, mais aussi la poésie et la traduction, se mélangent à ceux de l'histoire de sa terre :

Entre le Bengale-Occidental et la Russie existait une *route de la soie* pas si secrète. Après la période militante dangereuse des années soixante-dix où la police d'Indira Gandhi massacrait tous ceux qui portaient le drapeau rouge, quelle que soit sa nuance, le Parti communiste avait formé le gouvernement de l'État du Bengale, et mon père était un de ses généraux, non pas à la retraite mais en retrait. Il observait désormais le mouvement communiste depuis son antre académique et ne lui apportait son soutien que sous forme de critiques et d'analyses, souvent désespérément prémonitoires. (ANBEF 23)

Et c'est à ce point que Shumona Sinha parle de son premier essai de narration, à dix ans, d'une page et demie écrite en bengali. En quête de souvenirs, elle déclare : « Ma mémoire ne réussit pas à retrouver son intrigue, sans doute insignifiante, mais je me rappelle que le personnage principal était une petite fille du même âge que moi qui imitait naïvement la jeune russe. » (*ANBEF* 24) Et voilà que le « palimpseste de la mémoire » (Labarthe 2014, 245), dans le sens baudelairien cette fois-ci, se représente, Sinha se rappelle cet épisode de son enfance, elle choisit les mots pour lui donner une forme, elle l'accompagne dans le flou de l'écriture, elle l'évoque, sans nécessairement s'en souvenir. Ce qui dérive de cette évocation, c'est la nostalgie d'un moment vécu en des temps lointains.

La remémoration du passé suppose une organisation des souvenirs et en même temps une sélection. Ce qui a été pensé est ensuite matérialisé sur la page et devient écriture. Le souvenir, pour arriver à son état dernier, se transforme et le plus souvent se reforme. Si d'abord il est distordu et sans doute déformé, dans le sens étymologique du mot, c'est-à-dire « déformation – perte de la forme », une fois visualisé, il se concrétise et appartient non seulement au passé, mais aussi au présent, le présent de l'écriture. « C'est dans mes lettres que je commençais à exister. Je me reconnaissais et je me regardais exister » (*ANBEF* 33), soutient l'auteure. Nous nous permettons de juxtaposer les deux termes : « lettres » et « écriture » et d'affirmer que c'est par l'écriture, d'abord en bengali, qu'elle se voyait vivre à l'époque, et c'est par l'écriture, en français, vingt ans après, qu'elle reconstruit le souvenir et se revoit vivre au présent. Sinha donne sa voix d'aujourd'hui à la jeune fille qu'elle était alors et si à cette époque-là « la lecture restait [...] la seule voie vers la liberté » (*ANBEF* 37), à présent, c'est le processus scriptural qui fait ressortir de l'oubli la jeune fille d'autrefois et celle d'aujourd'hui.

La redécouverte du passé s'accomplit à travers la remémoration des rencontres d'amour ou d'amitié. Sinha écrit que « nous sommes le résultat d'une série de rencontres qui marquent des ruptures nettes avec l'instant précédent, nous arrachent de nous-mêmes et nous propulsent dans un avenir jusqu'alors insoupçonné. » (*ANBEF* 40) Elle renforce ce concept et déclare : « Ce sont comme des micro-rennaissances, l'une dans le ventre de la suivante. » (*ANBEF* 40) Par ces remémorations, l'auteure se (re)créée aux yeux des lecteurs, mais aussi à ses propres yeux. Elle retrace les événements de sa vie, les relie à ce qu'elle représente aujourd'hui et dirige le lec-

teur vers son présent. Ce qu'elle tire de sa propre mémoire, les souvenirs qu'elle partage avec le monde, ont le pouvoir de remodeler les circonstances d'origine et, pourquoi pas, de réconcilier l'auteure elle-même avec le passé. Et voilà donc que la mise en page de ces « micro-rennaisances » se représente dans les autres livres de Sinha : « Mon premier roman est le babillage d'un enfant qui découvre le verbe et en abuse. Il est le bagout de l'ivrogne qui noie sa langue et en invente une autre. Inachevée, fébrile, à poil. Ce roman d'apprentissage, *Fenêtre sur l'abîme*, a été publié en 2008 » (ANBEF 76) ; « Ce qui est sûr, c'est que l'accueil de ce livre [*Assommons les pauvres* !] aura changé ma vie, défini mon image d'écrivaine, et cela pour longtemps » (ANBEF 79) ; « J'ai écrit et réécrit la scène, fatidique, dans mes romans – dans *Calcutta* et dans *Le testament russe* –, la rencontre entre une adolescente et un jeune leader communiste du mouvement estudiantin [...] » (ANBEF 40) Ce qui est intéressant de remarquer ici, c'est que Sinha décrit tout de la perspective des « souvenirs qui superposés l'un à l'autre, calqués, ont laissé apparaître un dessin vague » (ANBEF 48), celui de son avenir français. Une fois cette langue rencontrée, Sinha en tombe amoureuse. Au début du livre, déjà, l'auteure anticipe l'indissoluble et puissante relation entre la langue et l'amour. Et c'est à ce point-là de la lecture, en passant par la mémoire, qu'elle renforce sa position : « J'ai oublié le reste et je ne me suis souvenue que d'elle. » (ANBEF 48)

En lisant Sinha, on a l'impression d'être au milieu de ce que Marcel Brisson appelle la « pratique de la nostalgie » (1996, 42) qui entraîne à la fois souvenir et oubli. « Seule la mémoire peut engendrer l'oubli, un oubli qui ne soit pas uniquement du refoulement. C'est d'ailleurs la voie que suit naturellement l'endeuillé. Un rien lui rappelle l'image de l'Autre : un geste, un objet, une rencontre. » (Brisson 1996, 42) Étant donné que l'oubli est un acte de réparation (ANBEF 193), évoquer les souvenirs, ici, c'est exactement ce rappel de l'Autre, un deuil qui a lieu plusieurs fois et dont l'auteure parle de manière explicite. C'est depuis le début qu'un deuil de fond s'impose, en quelque sorte, et que le lecteur perçoit dans ces évocations du passé. Le même mécanisme dans le cas d'une perte : quelquefois, l'auteure regrette et on perçoit une vague de culpabilité, d'autres fois elle idéalise. Ces pertes déterrées se consomment, prenant la forme du souvenir : la perte de la langue maternelle, la mort de son père, le licenciement, la perte du départ d'Alix, son éditrice, le divorce. « Ne pas me taire » (ANBEF 90), écrit l'auteure à un certain moment : explorer

les humains, non des personnages, mais des êtres en chair et en os, leurs vies, leurs failles, leurs morts.

L'écriture ne caresse pas, elle bouleverse, tout comme la question de la langue vitale se mélange toujours à celle de la langue maternelle. Même si l'auteure les dissocie et les tient loin l'une de l'autre, elle n'arrive pas à les séparer. La figure maternelle rappelée par Sinha joue un rôle décisif à chaque fois qu'elle s'en souvient. La contraposition qui a lieu restitue une part de la mémoire de l'auteure probablement gardée pendant longtemps dans l'ombre. Souvent fugaces, les détails du souvenir ne sont que des traces que Sinha restitue et se fait restituer. Sa mère, conflit intérieur permanent, demeure dans sa mémoire sous forme de bribes, par-ci, par-là, son fardeau est lourd :

La nature cruelle de ma mère se distinguait à peine de ses crises psychiatriques. Il n'était pas toujours facile de savoir si ses gestes résultaient de sa démence ou de sa cruauté. [...] Il y avait des moments où ma mère oubliait d'être mère. Elle n'était ni fille, ni épouse, ni mère de personne. Sa folie ne la libérait pas, mais l'enchaînait par des douleurs imaginaires. Elle n'était alors que furie, haine et violence. Elle exprimait ensuite ses regrets, que je sais sincères, et cultivait malgré elle un cercle vicieux de cruauté et d'affection. [...] Elle était faite de ténèbres effroyables, d'ombre et de lueur rare, ma mère. (*ANBEF* 17)

Ce que la mémoire lui restitue, ce sont des images de sa mère que Sinha identifie comme des traces du passé, des empreintes laissées par son enfance. Et si « l'acte mnémonique par excellence » (Ricoeur 2004, 200) est la reconnaissance, c'est-à-dire l'identification d'un objet ou d'une personne, c'est par le souvenir que Sinha reconnaît sa mère et mesure ses déceptions. Le souvenir est l'élément du présent qui surgit d'un passé affligeant pour témoigner l'enfance de l'auteure dans une langue à la fois crue et cruelle, une langue engagée et imagée. Les mots fusionnent avec les pensées en leur donnant un corps, celui de l'écriture, et c'est à travers cette corporalité que Sinha dialogue. Pendant une rencontre organisée par l'Alliance Française de Paris au mois de février de l'année 2023 et qui s'intitulait « En français dans le texte », Sinha avait longuement parlé de la langue. Selon elle, la langue change notre souffle et notre regard et la sonorité des mots complète la vie. Le sentiment viscéral qu'elle a envers les mots lui est arrivé très tôt, hors école et l'écriture est depuis toujours, pour elle, « un écoulement de mots qu'on ne cherche pas et qui viennent on ne sait pas d'où ». Il y a aussi des mots que l'auteure n'entend pas, comme l'anglais auquel elle est « sourde ». (*ANBEF* 112)

Si parler bengali signifiait « être au bord d'un gouffre » (ANBEF 113), l'anglais n'était qu'un simple outil. Si les romans parlent plusieurs langues (Raveggi 2023), l'œuvre de Sinha, de ce point de vue, est d'une richesse linguistique explorable à deux niveaux. *L'autre nom du bonheur était français* allie deux mondes : passé et présent. Cet entre-deux, en effet, est toujours là, véhiculé par l'amour et par la langue. Reste décisif le souvenir sur l'étranger dont Sinha écrit déjà, dans une forme romancée, dans *Le testament russe*, publié en 2020. C'est par cet étranger qu'elle comprend qu'elle est étrangère elle aussi et qu'une rupture à ce point-là est inévitable : « L'amour et la langue amoureuse ont agi ensemble et m'ont arrachée de moi-même, de ma langue natale, de mon lieu d'être. » (ANBEF 64) Sinha ne partageait donc plus le même langage que ses parents, elle constate qu'elle ne s'était jamais sentie chez elle et l'errance avec l'étranger est l'événement qui confirme cet état d'âme qu'elle avait depuis toujours, cet état d'âme éternel de ne pas être chez soi.

Un plus ample discours serait à faire sur le bengali, sa langue natale, qu'elle oppose à la langue maternelle et dont Sinha se souvient et déclare :

Oui, je préfère dire *ma langue natale* au lieu de *ma langue maternelle*. Ma langue maternelle, la langue de ma mère, je l'ai rejetée. D'abord son lait, puis sa langue. La langue de ma mère à moi n'était pas toujours une langue d'affection, d'amour, de confiance, de respect. Elle était souvent une langue violente, hystérique, tourmentée, abusive aussi par moments. Au fil des années elle est devenue une langue de regret, de chagrin, de pardon. (ANBEF 15)

Si le français, lieu intime, lieu du désir, réalise la vérité et l'essence de l'auteure, s'il est toujours parlé, considéré « unique et triomphal » (ANBEF 96), le bengali est la langue du « silence infiltré entre les mots » (ANBEF 97), du non-dit, mais il est aussi une langue « moralisante » (ANBEF 105), la langue de la hiérarchie, la langue des codes. Le français de Sinha se nourrit à partir du manque de sa « langue d'enfance, d'adolescence, d'innocence. » (ANBEF 108) Manque, d'une part dans le sens d'absence de langue natale, et d'autre part dans celui de la présence forte du désir de la langue française. Une fois acquise, cette dernière, touche à l'identité, elle altère : « J'ai perdu ma candeur avec le français » (ANBEF 108), « Écrire en français c'est renaître dans la langue française » (ANBEF 109), déclare Sinha. Ne plus se rappeler la langue natale ne veut pas dire l'avoir oubliée, même si une certaine amnésie s'impose naturellement. Pendant une conversation avec sa mère, Sinha « bafouille,

balbutie» (*ANBEF* 94), « mon dialogue avec ma mère ressemble à ces vieux meubles cabossés, délaissés, couverts de poussière au fond du grenier, d'où émane une odeur triste et moisie. » (*ANBEF* 95) Shumona n'oublie pas sa langue, elle lui restitue son silence: « le bengali est ma langue de nostalgie. » (*ANBEF* 95) « Pour apprendre une autre langue, il faut d'abord connaître celle d'où l'on vient ; et l'avoir assez aimée pour la quitter » écrit Sibony (1995, 215). Et voilà que l'oubli ne peut pas s'imposer, car « la langue est mémoire » (*ANBEF* 95), toute langue est mémoire. Les autres langues « irriguent » (*ANBEF* 108) le français de Sinha, elles constituent « les évolutions de notre mémoire. » (*ANBEF* 95)

Le discours sur les langues porte le lecteur vers le discours plus ample de la création et de la redéfinition de la quête: « Quand on écrit dans une langue d'adoption, on vit une intranquillité en permanence [...] et la création naît [...] de la fissure entre soi et la langue autre. » (*ANBEF* 116) Pour Sinha, l'écriture est un acte de résistance face à la mort et la langue est un engagement. (*ANBEF* 117) Le français reste une langue d'adoption, mais jamais une langue étrangère. C'est une langue qu'elle vit, une langue par laquelle elle exprime ses patiences et ses urgences, une langue qui est la langue d'amour, une langue amoureuse. Le français est la langue de son écriture, par laquelle elle explore ses souvenirs bengalais. Le français est une langue vitale qui sait faire renaître, mais qui en même temps est « une langue assassine [...] une langue schizophrène. » (*ANBEF* 190) Elle mentionnait aussi que l'expression « langue assassine » fait partie de la première couche d'écriture et que cette expression ne correspond pas vraiment à ce qu'elle dirait maintenant. Nous supposons que cette expression dérive de l'inconscient de l'auteure et que c'est pour cette raison qu'elle a survécu dans le texte. Les multiples identités s'imposent pendant l'acte de l'écriture et l'expression « langue assassine » y reste. En effet, l'auteure fait le deuil de sa langue natale, elle fait le deuil de celle qu'elle était dans son pays, elle fait le deuil à travers la nostalgie, telle qu'Adorno l'entend: une nostalgie qui ne cherche pas toujours le retour, une nostalgie qui ne cherche pas nécessairement une restauration comme « retour au pays » (Chrostowska 2018, 103), une nostalgie réflexive.

Il reste que parler de la mémoire et de la langue pose les mêmes problématiques de toujours, comme Sinha l'a montré. Même si se définir comme francophone est devenu « un fardeau, une spécificité, une sanc-

tion » (ANBEF 137), c'est le terme « exophonie » qui gagne de plus en plus de terrain et qui « évoque le départ, vers l'autre, mais ne désigne pas le lieu d'arrivée. » (ANBEF 141) Écrire, donc, c'est aller au-delà d'un quelconque départ, c'est explorer les identités sans qu'elles soient nécessairement menacées par leurs points d'arrivée, car « l'écriture ne naît pas de l'adoption d'une nouvelle langue, mais elle est la réponse à un besoin viscéral, déjà ancré dans sa langue natale. » (ANBEF 157)

## Bibliographie

- Alliance Française de Paris (2023) : « En français dans le texte avec Shumona Sinha », in : *YouTube*, [https://youtu.be/8kY342Xf9Yo?si=3wxAjuu7OiHmm\\_NU](https://youtu.be/8kY342Xf9Yo?si=3wxAjuu7OiHmm_NU) [31.12.2023].
- Brisson, Marcelle (1996) : « La mémoire oublieuse, l'oubli qui se souvient », in : *Moebius*, 37-45.
- Chrostowska, Sylwia (2018) : « Adorno et l'utopie : retours et détours », in : *Cahiers philosophiques* 154, 95-116.
- Freud, Sigmund (1898) : « Sur le mécanisme psychique de l'oubli », in : *Résultats, idées, problèmes. I*, Paris : PUF, 1984, 99-107.
- Gori, Roland (2023) : « La mémoire freudienne : se rappeler sans se souvenir », in : *Cliniques méditerranéennes* 67, 100-108.
- Labarthe, Patrick, (2014-2015) : « Baudelaire, Paris et « le Palimpseste de La Mémoire » », in : *L'Année Baudelaire* 18/19, 245-61.
- Raveggi, Alessandro (2023) : *Il Romanzo di Babele. La svolta multilingue della letteratura*, Venise : Marsilio.
- Ricœur, Paul (2004) : *Parcours de la reconnaissance*, Paris : Gallimard.
- Sibony, Daniel (1995) : *Événements – Psychopathologie du quotidien*, Paris : Seuil.
- Sinha, Shumona (2022) : *L'autre nom du bonheur était français*, Paris : Gallimard.

